Itinérance et ancrage chez Nadine Ltaif

Maïr Verthuy,
Université Concordia,
Montréal

Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges

Jeter l'ancre un seul jour ?

Alphonse de Lamartine, «Le lac»

****

Pour rendre justice à Nadine Ltaif, il est important de contextualiser son œuvre, tant dans l'environnement du Québec que dans celui qu'elle a quitté.

Nous sommes ici confrontés à une situation très différente de celle qui a prévalu pendant de longues années. Antoine Gérin-Lajoie, pourtant très sédentaire dans sa propre vie, a pu il y a un siècle et demi, dans son célèbre poème : «Un Canadien errant...», capter le sentiment d'exil, voire sa réalité physique, qui marquait l'existence de ses contemporains «canadiens.»

Aujourd'hui, dans un mouvement inversé, c'est au tour d'autres errants, bannis d'autres foyers, de s'expatrier vers les rives du Saint-Laurent. Nadine Ltaif, née en Egypte, élevée en grande partie au Liban, installée depuis une vingtaine d'années à Montréal, fait partie de ceux-là.

Certes l'immigration en territoire «canadien-français» ne s'est pas arrêtée avec Jacques Cartier, et sa population est depuis longtemps beaucoup moins homogène sur le plan «ethnique» que l'on a bien voulu laisser croire. La présence des autochtones en témoigne, comme celle des quelques familles noires dont les racines remontent aux débuts de la colonie. J'en

passe... Mais, de gré ou de force, ces deux populations-là ont été toutes deux christianisées à l'européenne, et jusqu'à récemment la plupart des nouveaux venus dans le Québec francophone : allemands, irlandais, polonais, italiens et ainsi de suite, sont également issus de cette même culture judéo-chrétienne occidentale. On peut donc constater que la culture des Québécois de langue française, d'origine ou d'usage, était plus homogène que leur ethnicité.

Il faut alors signaler un deuxième mouvement inversé aujourd'hui. Cette tradition judéo-chrétienne omniprésente sévissait auparavant sur tout le territoire et constituait simultanément, par le biais des religieuses et des religieux, notre produit d'exportation le plus important. À l'heure actuelle, non seulement nos exportations ont-elle changé radicalement de nature, les immigrants récents en francophonie québécoise sont également très nombreux à être issus aussi bien d'ethnies que de cultures complètement autres. Chrétiens ou juifs, ils véhiculent grâce à leur ascendance très diversifiée une religion qui prend sa source dans des traditions et sous des climats orientaux, africains, asiatiques... Combien plus vraie encore est cette constatation si l'on considère que d'autres religions aussi, l'islam, l'hindouisme, le confucianisme, viennent maintenant enrichir de leur côté le patri/matrimoine collectif des Québécois. L'hybridité s'installe à tous les niveaux.

Nadine Ltaif est donc à la fois unique et exemplaire. Exemplaire parce que son parcours, sans y être identique, est au moins caractéristique de certains mouvements migratoires actuels et qu'il permet ainsi de mieux comprendre ce phénomène qui va en s'amplifiant; unique par la nature même de la poésie sous sa forme moderne, qui, devant une douleur ou une joie

universelles, reflète ou traduit une quête personnelle.

Au premier degré, son parcours géographique est déjà complexe[1]: va-et-vient entre l'Égypte et le Liban, passage du Machrek à l'Occident, de la mer méditerranéenne à l'océan, de l'espace vertical ou historique à l'espace horizontal ou géographique, aboutissement sur une île, Montréal, dont l'au qui l'entoure rappelle simultanément le liquide amniotique (lieu de re-naissance alors) et le cordon ombilical qui relie encore au lieu dont on dérive/dé-rive, à la fois ainsi lieu d'origine nouvelle et lieu de déviance.

Ces passages extérieurs qui ressemblent à ceux d'autres migrants sont le miroir d'autres passages que doit accomplir l'écrivaine dans sa recherche d'un autre lieu d'ancrage, intérieur, spirituel, qui viendrait se superposer au premier, plus terrestre (!)

Son œuvre se caractérise par une très grande intertextualité et cela à plusieurs niveaux. Des citations brèves parsèment ses textes ou encore des allusions directes à des œuvres d'autrui : «j'ai lu tous les livres, écrit-elle dans *Les métamorphoses d'Ishtar*, «comme Candide à Montréal» ou encore «je suis comme K., l'étrangère dans la ville.» *Entre les fleuves* comporte une dédicace «À la belle dame sans merci,» poursuit en comparant la narratrice à Ariel «Du vent]...} la tempête elle-même.» L'on constate aussi qu'elle dédie l'un de ses poèmes à Monique Bosco avec laquelle Ltaif a manifestement des affinités. L'on ne

[1]Née, à cause de la diaspora libanaise, ailleurs que dans le pays de ses ancêtres, et, une fois celui-ci retrouvé, obligée par la guerre civile de le quitter de nouveau, elle abandonne cette région méditerranéenne, tout en espace vertical et véritable berceau de la civilisation, pour s'acheminer vers un «nouveau monde», marqué par l'espace horizontal anhistorique.

saurait s'empêcher de penser à *Opéra-Babel* en lisant Ltaif.

D'autres affinités, réelles, sont moins apparentes. Beaucoup de ses images renvoient à Jeanne Hyvrard; d'autres encore aux idées sur das Undenken de la philosophe italienne, Giuseppina Moneta.

Mes ses écrits au complet commet un vaste réseau, constituent une énorme toile d'araignée, composée de toutes les légendes, de tous les mythes, à l'origine de la civilisation méditerranéenne. L'œuvre, dans cette perspective-là, est totalisante. Féminin.

D'est en ouest, l'on devrait pouvoir conclure qu'elle suit le mouvement du soleil mais il n'en est rien. Le soleil est certes un thème presque obsédant chez elle, mais en ce qui concerne Montréal, c'est surtout pour en regretter l'absence. La neige.

Comment expliquer ce titre, itinérance et ancrage ? Il me paraît essentiel d'éviter de donner l'impression que l'itinérance en question correspond à un mouvement linéaire. L'une des illustrations dans son dernier livre publié représente l'ourobouros. Ce symbole renferme les idées de mouvement, de continuité, d'éternel retour. Cette figure peut aussi symboliser l'union du monde chthonien et du monde céleste. Les nombreuses allusions à «l'éternelle histoire,» au Phénix, des citations comme «nous allons tout recommencer,» viennent confirmer ce concept d'un voyage qui est quelque part cyclique.

Plus et mieux encore, l'auteure fait constamment appel à l'image du labyrinthe et cela dès Les métamorphoses d'Ishtar. «C'est alors que s'ouvrent les portes de mon labyrinthe» lisons-

nous à la page 14; ailleurs elle parle du labyrinthe se transformant en ventre premier ou encore d'Ariane et du fil conducteur.

Qui dit labyrinthe dit évidemment centre car le labyrinthe conduit à l'intérieur de soi-même, vers une sorte de connaissance absolue atteinte à la suite de longs détours. Ce serait là que se retrouve l'unité perdue de l'être qui s'était dispersé dans une multitude de désirs. Cette image du labyrinthe rejoint celle de l'île dont parle aussi l'auteure, cette île, Montréal, au sens propre comme au sens figuré, représentant le centre spirituel primordial.L'île évoque nécessairement l'idée de refuge. Contre les flots de l'océan, l'on recherche le secours du rocher.

Tout concourt donc chez Ltaif pour renforcer le concept d'une quête, comme celle du Graal.

Le voyage de Nadine Ltaif serait alors non seulement un voyage de l'est en ouest, de l'ancien vers le nouveau monde, mais un voyage d'initiation qui lui permet de re-trouver son moi profond.

Une émergence du chaos initial qu'elle veut garder multiple.